

LE PROPAGATEUR

Vol. II.

NOVEMBRE 1905

No 11

Chronique mensuelle. — Bonheur de ceux qui pratiquent la vertu de bonne heure. — Prône du dimanche. — Le Style épistolaire. — Saint François de Borgia. — Un livre utile.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le Pape parle à la France. — Lettre de Mgr Bruchési à l'*Univers*. — Le 89 de la Russie. — La loyauté des Canadiens français. — L'article de M. Fournet, P.S.S., dans le *dictionnaire* théologique, sur le Canada. — 45° au 73° ? — Le monument Laval par Philippe Hébert. — Les canadiens de la Nouvelle Angleterre et leur langue. — La défense d'un droit naturel, qu'elle soit respectueuse mais ferme ! — Le Président Roosevelt et le jour d'actions de grâce. — Les congréganistes à Saint-Pierre. — Lettre du Pape à propos de notre "fête des ouvriers." — Mgr Bruchési et le denier de Saint-Pierre. — M. Louis Arould. — Les défunts.

Le 4 octobre, le Saint-Père Pie X écrivait une bien belle lettre au Cardinal Richard de Paris; mais évidemment Sa Sainteté y veut parler à toute la France :

" Les grands événements — disait-il, — qui se déroulent en France et qui menacent les intérêts suprêmes de la religion, sont l'objet de nos préoccupations constantes à l'heure actuelle. Malgré tous Nos efforts pour éloigner de l'Eglise de France les malheurs qui paraissent aujourd'hui inévitables, on persiste à travailler avec acharnement à la destruction des saintes et glorieuses traditions de votre noble et bien-aimé pays. Nous manifesterons en temps et lieu toute Notre pensée et Nous donnerons au clergé et aux fidèles de France les instructions exigées par une situation douloureuse qui n'est pas Notre œuvre..... "

Et le Pape continue, en recommandant des prières publiques, la fréquentation des sacrements et les pratiques de la sainte pénitence.

C'est là de la *provocation* vocifèrent en blasphémant les radicaux et les socialistes de la *Lanterne* et de l'*Humanité*!

Attendons respectueusement le mot d'ordre du Pape, prions et faisons des pénitences, écrit, dans l'*Univers*, M. François Veillot.

Mon Dieu! c'est la *grande pitié* qui revient sévir au royaume de la douce France, de la Bonne Lorraine! Jeanne d'Arc, sauvez la France!

* * *

Les distingués chrétiens qui dirigent l'*Univers* ont reçu, à l'occasion de la mort d'Eugène Veillot — cette autre moitié de Louis! — de bien encourageants témoignages de sympathie.

Entre autres, nous tenons à signaler ici la lettre si touchante de Mgr l'archevêque de Montréal, que l'*Univers* du 21 octobre publie à la suite de celles du Cardinal Vivès et du Patriarche des Arméniens catholiques.

“ Mon cher Monsieur, écrit Mgr Bruchési à François Veillot, quel père vous possédiez! Quelle belle carrière que la sienne, vouée toute entière à la défense de l'Eglise et ornées des vertus qui font le chrétien parfait!”

“ Avec tous ceux qui ont lu ses œuvres, je n'ai cessé d'admirer en lui le journaliste fidèle à ses principes jusqu'à la fin, l'historien étonnamment renseigné et documenté, le polémiste ferme et courtois, l'écrivain toujours sûr de lui-même, de ses mots comme de ses pensées.”

“ Mais, de plus, j'ai eu l'honneur de le voir plusieurs fois, et intimement lors de mes voyages à Paris, et j'ai pu juger alors de sa grande bonté et de son urbanité exquise.”

“ Il ne pouvait oublier les pages émues consacrées par son illustre frère au Canada et à nos zouaves pontificaux, et tout ce qui touchait à notre pays l'intéressait vivement”.....

Nous devons borner là notre citation; mais nous nous réjouissons que les voix autorisées de notre Canada français aient fait écho à celles de France et du monde catholique, pour rendre hommage au grand chrétien que fut, comme son frère Louis, le regretté Eugène Veillot.

* * *

Le 89 de la Russie a sonné et 93 viendra peut-être. Depuis longtemps, les doctrines révolutionnaires et socialistes travaillent le grand Empire moscovite. La dernière guerre russo-Japonaise a précipité les événements. Partout la colère du peuple éclate et, comme jadis Louis XVI, le Czar vient de céder. Il a accordé à la Russie un gouvernement en partie au moins responsable au peuple. De Witte, l'heureux plénipotentiaire de Portsmouth, est appelé à organiser le nouveau système. Les dépêches, ces jours-ci, exposent que la situation n'est pas facile. Les bureaucrates sont mécontents des concessions faites et les révolutionnaires déclarent qu'on ne leur accorde pas assez.

Le malheur est que le Czar a trop retardé à comprendre ce qu'on pourrait appeler la mentalité moderne de ses administrés. Il est difficile de prévoir où l'on s'arrêtera. Dans tous les cas, l'autocratie a vécu.

Il y a lieu d'espérer que le régime de liberté relative qui s'annonce en Russie permettra l'essor du mouvement catholique.

* * *

Le *Daily Mail* de Londres a publié récemment (28 sept.) un article sur la position et l'avenir des Canadiens français. C'est un australien, le Dr Fitchett, qui tenait la plume. Il a écrit toutes sortes de choses injustes et blessantes à notre sujet, soutenant que le clergé catholique maintient le peuple dans la servitude et dans la déloyauté à l'Angleterre.

L'un de nos commissaires à Londres a répondu à cette fausseté. Il y a bien des inexactitudes encore, à propos de l'ingérence cléricale, dans l'article de M. Preston, mais nous citons volontiers sa conclusion, à laquelle les Canadiens français peuvent tous souscrire :

"Que feront les Canadiens français dans l'avenir? Je réponds: Ce qu'ils ont fait dans le passé. Leurs actes parlent plus haut que toutes les prophéties des pessimistes."

"Comme Canadien de langue anglaise, et comme protestant, je juge ce peuple, d'après ce que j'en sais, d'après une expérience personnelle, que m'a permise une étroite intimité avec nombre d'hommes publics Canadiens français. Je ne parle pas d'une observation de deux ou trois jours, mais d'une expérience d'un demi-siècle."

Si le dicton est vrai, et je le crois, qu'à crier toujours à l'ennemi, on le fait invariablement venir, on peut aussi l'appliquer à la façon dont certains gens abordent le prétendu problème français au Canada.

Il est dangereux de parler de choses qu'on ne connaît qu'à demi.

Si nous continuons à dire de temps à autre aux Canadiens français qu'ils n'ont pas droit à notre confiance; qu'ils n'ont pas les aspirations naturelles à l'Anglo-Saxon; qu'en cas de guerre, ils ne se rangeraient plus volontiers du côté de l'Angleterre; si nos hommes les plus influents continuent à tenir ce langage, ce sont des dents de dragons que l'on aura semées. Mais fions-nous aux Canadiens français, ainsi qu'ils le méritent d'ailleurs, et nous n'aurons pas lieu de nous inquiéter de l'avenir.

* * *

Eh! oui, nous sommes loyaux! Mais nous ne sommes pas des esclaves, par exemple, et l'on ne vous traitera pas en parias dans notre propre pays, sans que nous nous défendions.

Notre histoire est digne et belle. Elle est souvent méconnue, même par des gens qui nous sont d'ailleurs sympathiques.

Les Encyclopédies d'Europe souvent, faute de se renseigner à bonne source, nous font des injustices.

Ce ne sera pas le cas du *Dictionnaire de Théologie catholique*, en cours de publication à Paris, chez Letouzey, sous la direction de M. E. Manginot, professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Je viens de lire l'article *Canada*, du à la plume savante autant qu'alerte de M. Fournet P. S. S., professeur au Collège de Montréal. Oh! comme il faut remercier ce travailleur intelligent autant que modeste du soin extrême qu'il a pris de si bien documenter son article. Il y a là, vingt-six pages de 150 lignes, texte très fin, qui sont pleines de renseignements, de faits, de notes, de dates, d'histoire, de géographie, de philosophie, de religion, et qui accusent un labeur de bénédictin, rien de moins.

Comme ce français de France aime notre Canada! Il nous console pour d'autres.

* * *

Savez-vous que Montréal est la quarante-cinquième ville du monde par sa population? Ainsi parlait un journal. Un autre vous cite une colonne de chiffres pour établir que nous n'avons droit qu'au soixante-treizième rang.

Admettons-le! Mais si l'on arrangeait nos trottoirs et si l'on cachait nos fameux poteaux hérissés de fils électriques?

* * *

Nos monuments alors paraîtraient mieux. Car nous commençons, grâce à notre artiste Philippe Hébert, à voir nos places publiques s'orner de belles statues.

A Québec, on aura bientôt, non loin du monument Champlain, le monument Laval. On a eu la bonne idée, cette fois, de confier l'œuvre à l'un des nôtres, M. Philippe Hébert. Voici comment il sera. J'emprunte sa description à une revue parisienne que nos journaux citent, suivant leur détestable habitude sans la nommer: (1)

“ Un socle énorme et altier, grâce auquel le regard et le geste du prélat dominant les maisons de la ville haute et s'étendent sur le fleuve immense : sur le soubassement “ une Gloire ” offre l'hommage de couronnes et de

(1) C'est pour cette raison justement que j'ignore moi aussi le nom de cette revue. — E. J. A.

palmes; au second plan, la façade de Notre-Dame-des-Victoires, l'église fameuse de Québec; elle, "la Religion", fait accueil aux chrétiens du Nouveau-Monde; assis sur les marches de l'église, dans une pose familière, "un Etudiant canadien" écoute les enseignements de la tradition et songe à la grandeur future de sa patrie; debout enfin sur les bas-côtés, "un Indien" accepte noblement la civilisation nouvelle et s'incline devant une religion plus haute que celle de ses pères."

"Ainsi groupés, les personnages se détachent sur le granit grisâtre et dénudé du socle; la "Gloire" et "l'Indien" dressent leur silhouette sur le ciel bleu ou sur la blancheur de la neige, la première un peu trop classique peut-être, le second bien musclé et bien vivant, très beau dans la simplicité du costume. Tout au-dessus, nimbé par la lumière du jour, le grand évêque d'Occident, mitré et revêtu des ornements sacerdotaux, convie auprès de lui les fidèles de la Nouvelle-France. Son geste est très simple et très grand."

* * *

Beaucoup de nos compatriotes, surtout aux Etats-Unis, entrent dans les sociétés mutuelles de langue anglaise. Ce n'est guère prudent. Arrive un beau jour une difficulté de *langue*, on prohibe le français? que faire? Rester dans les rangs d'une société dont les tendances sont incompatibles avec ses convictions et sa dignité, c'est déchoir. Mais sortir, c'est renoncer souvent à des droits sérieux.

Pourquoi ne pas entrer dans nos sociétés à nous, à nous par la foi et par la langue? C'est bien plus sage.

* * *

Cette question des langues est toujours bien irritante dans la Nouvelle-Angleterre. Des hommes éminents, en se plaçant à un point de vue pour le moins discutable, arrivent à vouloir anglifier les Canadiens de là-bas. Ils prétendent qu'il faudra toujours qu'on en vienne là. Eh! Bien, que ne laissent-ils faire les événements et quel droit ont-ils de violenter les gens?

Nous ne saurions trop conseiller à nos amis d'outre quarante-cinquième d'être respectueux mais fermes. Le droit de parler sa langue est un droit naturel. L'Eglise a toujours respecté ce droit dans la mesure du possible. Qu'on aille à elle, et, de tribunal en tribunal, jusqu'à l'autorité souveraine. Qu'on dresse des statistiques, qu'on affirme ses droits, sans révoltes et sans trop de fracas, mais avec insistance et dignité. La victoire finale est certaine.

* * *

Le Président Roosevelt vient de déterminer que le 30 novembre sera le jour d'actions de grâce pour les Etats-Unis, cette année —

“ Notre vie nationale — explique le Président — est plus menacée qu'en aucun temps de notre histoire. Nous jouissons d'une grande prospérité matérielle, mais nous avons des ennemis: ce sont nos passions, nos gourmandises et nos folies. Il faut les combattre et remercier Dieu de ses faveurs.”

* * *

C'est toujours un beau spectacle de voir des hommes en prière! Certes, les femmes prient bien, mieux que les hommes, l'Eglise parle dans ses oraisons du *sexe dévot*. . . Mais, voir dans une église tout une masse d'hommes à genoux? c'est imposant!

A Saint-Pierre de Montréal, l'un de ces dimanches, sous les feux brillants des lampes électriques, nous avons joui de ce réconfortant spectacle. Il y avait là des centaines de congréganistes de Marie, des jeunes et des vieux.

Le distingué professeur de littérature à l'Université d'Ottawa, l'abbé Lebel, parla d'union, d'union avec le Christ et par le Christ, dans les actes individuels et dans les actes sociaux ou politiques. Récemment arrivé de France, il eut de touchant retours vers sa patrie et salua magnifiquement la *Nouvelle-France!*

Mgr l'Archevêque de Montréal, qui présidait, prit aussi la parole. Il parla de nos traditions de foi, des coutumes des congréganistes, des réunions de ces *enfants de Marie* où le vieillard, qui sait mieux, prie à côté du jeune homme qui sourit à la vie, où le père conduit son fils afin qu'il entende parler de travail, de sobriété, de confiance en Dieu.

* * *

En définitive, c'est toujours là que des chrétiens doivent tendre: prier. Puisqu'aussi bien nous sommes tous en voyage, venant de Dieu, allant à Dieu. Le malheur est qu'on l'oublie trop dans la lutte pour la vie.

On se souvient que c'est dans cet esprit qu'en septembre dernier nos ouvriers catholiques de Montréal ont fait station dans la grande église de Notre-Dame.

Ce beau geste a eu son écho jusqu'à Rome. Mis au courant, le Saint-Père a écrit à Mgr Bruchési:

“ Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons appris avec une joie pleine et entière, par votre lettre, l'heureux résultat de vos efforts pour amener les ouvriers de votre diocèse à donner

un caractère religieux à la fête civile du travail, qu'ils célèbrent chaque année. C'est là une œuvre utile assurément; grâce à elle, les travailleurs, nous avons lieu de l'espérer, garderont plus vivace le souvenir des bienfaits dont l'Eglise les a entourés dans tous les siècles. Ils apprendront en même temps que pour s'assurer toute prospérité, même sur cette terre, ils n'ont qu'à prendre comme règle de conduite la doctrine de l'Évangile, et pour modèle le Christ Jésus, lequel, s'étant fait pauvre de riche qu'il était, a passé une grande partie de sa vie dans une boutique de charpentier. Aussi, nous nous réjouissons du zèle ardent qui vous a fait établir cette démonstration religieuse, et nous félicitons les ouvriers de l'empressement qu'ils ont mis à seconder votre sollicitude à leur égard. Daigne le Seigneur favoriser cette entreprise et la faire prospérer. Et nous, comme gage de notre bienveillance pour une œuvre si heureusement inaugurée, nous vous accordons de tout cœur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 octobre 1905, la troisième année de notre pontificat.

PIE X, PAPE.

* * *

Par la plus heureuse des coïncidences, au moment où Mgr l'archevêque recevait cette belle lettre, si noblement encourageante, Sa Grandeur écrivait à son clergé et à son peuple son *Mandement* du 29 octobre, sur le denier de Saint-Pierre.

“Croyez-le, nos très chers frères — dit Monseigneur —, bien loin de nuire à nos œuvres religieuses ou nationales, notre générosité pour le pape ne fera que les rendre plus florissantes et plus prospères. Comme le disait Mgr Bourget, dans son poétique langage, “ce *denier sacré*, en transmettant, d'année en année, nos oblations “dans la Ville sainte, nous reviendra avec des bénédictions cent “fois plus abondantes. Il sera semblable à notre fleuve Saint-Laurent qui ne se jette à la mer, après avoir arrosé nos riches et “belles campagnes, que pour s'y changer en nuages bienfaisants, “et revenir, porté sur les ailes des vents, arroser notre immense “contrée et fertiliser nos champs en y répandant la rosée du ciel “et la graisse de la terre.”

* * *

Après notre foi, notre langue! Tels sont les légitimes soucis de notre race.

M. Louis Arnould, le nouveau conférencier et professeur de littérature à Laval de Montréal, vient de nous arriver.

L'on sait que les cours littéraires de Laval, fondés par le regretté M. Colin, ont pour but d'aider la *culture* de notre société distinguée. Le bon goût des lettres françaises est, en effet, en

même temps qu'un charme une force éducatrice de haute valeur.

M. Arnould est un chrétien aussi bien qu'un homme de lettres. Nous sommes à l'aise pour lui souhaiter de compter grand nombre d'auditeurs aux pieds de sa chaire!

* * *

Le Père Strubbe, rédemptoriste, dont la parole éloquente a remué tant d'âmes, un peu partout dans notre vieille province depuis 20 ans, vient de mourir à l'Hôtel-Dieu. C'est un deuil pour Montréal et pour le pays.

On annonce aussi la mort de M. l'abbé Blondin, du diocèse d'Octava.

Enfin, je signale respectueusement la mort à Rome du R. P. Marcello Massarenti, que beaucoup de canadiens ont connu au Vatican — il était si serviable et si sympathique au Canada! — sous le nom précis de *Don Marcello*.

Pour nos défunts, surtout en novembre, prions bien! Sancta et salubris est cogitatio...

L'abbé Elie J. McClair



Bonheur de ceux qui pratiquent la vertu de bonne heure.

Saint Thomas d'Aquin a écrit un ouvrage remarquable pour *l'Instruction des princes* et voici ce que nous y lisons : "Un grand nombre de biens reviennent à ceux qui portent, dès la jeunesse, le joug du Seigneur ; il suffira d'en énumérer six. D'abord, la vertu jette de plus profondes racines, quand elle trouve un terrain plus tendre. Les vases gardent toujours l'odeur de la première liqueur qu'ils ont contenue. Chaste dans sa jeunesse, le patriarche Joseph persévéra dans le bien jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de cent dix ans. Outre que le Seigneur a promis de garder ceux qui lui sont fidèles, le souvenir des jeunes années passées dans la vertu excite à vivre saintement dans la vieillesse. Le vieillard Eléazar, sur le point d'endurer le martyre, s'animait au courage par la pensée de sa conduite irréprochable qu'il avait eue dès l'enfance.

"La jeunesse est l'âge des grandes tentations :

"C'est elle, dit saint Jérôme, qui, parmi les grandes luttes de la chair, les attaques des passions et les attraites des plaisirs, est comme le feu étouffé par un amas de bois vert." Si elle s'habitue à vaincre, elle ne sera pas facilement défaite plus tard. Samson s'exerça jeune à combattre un lion, et il devint plus tard la terreur des ennemis de son peuple ; et David, en terrassant, pendant qu'il était jeune berger, les lions et les ours, se prépara l'éclatante victoire qu'il remporta d'abord sur le géant philistin Goliath ; et jamais il ne fut vaincu dans la guerre."

"En second lieu, ajoute saint Thomas, Dieu a pour agréable les services qu'on lui rend dans la jeunesse." Les prémices sont au Seigneur. La jeunesse est plus voisine de l'innocence et de la grâce du baptême. D'ailleurs le jeune homme offre à Dieu la fleur, la vigueur de sa vie, ce qu'il y a de meilleur, par conséquent : le vieillard n'offre que des restes, le jeune homme offre une pure farine : le vieillard, le son."

Le jeune homme est plus exposé et plus faible, il donne donc à Dieu une marque plus grande d'amour quand il est fidèle. D'ailleurs, n'est-ce pas dans la jeunesse que le cœur a de plus généreux élans ? L'ardeur se refroidit avec l'âge. Saint Augustin, malade, dans sa jeunesse, demandait avec ardeur le baptême. Plus avancé en âge et atteint d'une maladie aussi grave, il ne le désirait

plus. Le saint homme Job lui-même regrettait la ferveur de ses jeunes années et désirait ardemment de la voir renaître dans son âme.

“En troisième lieu, l’habitude du bien, contractée de bonne heure, amène la facilité de le faire. Il faut donc s’exercer tout d’abord à une manière de vivre que l’habitude rendra douce.” “La vieillesse de ceux qui ont exercé leur jeunesse à des actes honnêtes et qui ont médité la loi du Seigneur, écrivait saint Jérôme à Népotien, devient plus savante par l’âge, plus assurée par l’expérience, plus sage par les années, et elle recueille des fruits très doux de ses anciens travaux.”

“Un quatrième avantage, continue saint Thomas, c’est la sécurité durant la vie et à la mort; et, certes, ce bien n’est pas à dédaigner. *Un esprit en sûreté* dit le Saint-Esprit, *est un festin continué*. Il meurt incertain de son salut, celui qui se repent à la fin.” “Nous pouvons leur donner la pénitence, dit saint Augustin, mais non la sécurité. Ceux qui ont servi Dieu dès l’enfance meurent dans la paix, ce qui est un grand bienfait. Cinquième avantage, servir Dieu de bonne heure, c’est s’assurer une plus grande récompense. Dieu a de quoi donner davantage à ceux qui l’ont servi plus longtemps; et bien que celui qui se convertit tard soit sauvé, si sa conversion est sincère; il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. Le sixième avantage, c’est d’échapper au Purgatoire ou d’en abrégier la durée. Celui qui se convertit dans la vieillesse sera sauvé, mais comme par le feu.

L’abbé BERTHIER.



LE PRONE DU DIMANCHE

LE MANUEL

Nous avons traité du prône catéchistique au point de vue de son importance et de la forme à lui donner. Nous voulons en traiter ici au point de vue du *manuel* dont il convient de se servir pour faire de bons prônes.

1. — Nécessité du manuel.

Et d'abord il faut un manuel. Grâce à un manuel, l'ordre se fera dans notre esprit, et l'unité dans notre prédication. Ils sont nombreux encore ces prédicateurs qui, après avoir prêché le dimanche précédent sur quelque sujet de hasard, passent une partie de leur semaine à se demander avec angoisse sur quoi ils prêcheront le dimanche suivant.

A travers le champ immense de la prédication chrétienne, on s'en va seul, sans but, sans ordre, sans méthode. Qu'arrive-t-il? On perd un temps précieux, on prend en horreur le travail de préparation, on émousse ses meilleures facultés, on compromet tout son enseignement pastoral.

Il faut un manuel. Le manuel, c'est le remède à cet émiettement intellectuel; à ces perplexités désolantes. Avec le manuel, le but à poursuivre est nettement en vue, le chemin parcouru ou à parcourir est clairement délimité. On sait où l'on va, on coordonne avec attrait les moyens, on prend intérêt au travail. L'effort intellectuel a une toute autre valeur, et le succès est autrement sûr.

2. — Choix du manuel.

Mais quel manuel choisir? L'incertitude serait grande si l'Eglise n'y avait pourvu.

Il est vrai qu'en fait de manuel catéchistique de prédication, il y a tout d'abord et partout, le Catéchisme diocésain. Mais le Catéchisme diocésain n'est pas, à proprement parler, un manuel de prédication. C'est, dans une paroisse et aux mains du curé, le manuel d'enseignement primaire religieux. C'est en vue d'un enseignement de premier degré qu'il a été rédigé. C'est dans ce sens et sous cette forme qu'il a été expliqué aux enfants et aux adolescents.

Il faut désormais quelque chose de plus. Que l'enseignement demeure catéchistique, rien de mieux; mais il faut désormais un manuel d'enseignement religieux secondaire. La forme catéchis-

tique plaira aux adultes, mais à condition qu'on ne les traite plus comme des enfants.

Au-dessus des catéchismes diocésains, il y a le *Catéchisme du Concile de Trente*. C'est ce catéchisme que nous signalons comme le manuel de la prédication dominicale¹.

Disons tout de suite qu'il serait difficile de faire un meilleur choix.

Son autorité. — C'est à titre de manuel de prédication que le Concile en a décrété la composition, et qu'il en a élaboré et fait élaborer les matières. C'est à ce titre qu'en 1866, saint Pie V présente ce catéchisme à tous les prédicateurs comme l'expression la plus complète de ce qui doit être enseigné aux fidèles.

Ce sera donc, dans la pensée des Souverains Pontifes, le manuel de prédication qui fera autorité.

Excellent secours pour nous, à tout point de vue.

Sans doute, il ne faut point mettre sur un pied d'égalité parfaite les décrets de Trente, délibérés en commun, souscrits par les Pères, et le Catéchisme, œuvre d'une commission de théologiens, si savants et si autorisés soient-ils. Cependant les commissaires du Concile se sont bien inspirés des exemples et de l'esprit du Concile lui-même. Les matières si admirablement exposés dans le Catéchisme avaient été elles-mêmes, pour la plupart définies dans les conciles antérieurs, et le Catéchisme n'est, dans toutes ses parties, que l'expression de cet enseignement commun et universel dont nous savons tous l'autorité. Aussi à peine eût-il été promulgué par le Souverain Pontife, qu'il fut accepté pour ainsi dire d'enthousiasme, par l'épiscopat tout entier, et consacré à nouveau par une multitude de synodes particuliers.

Au reste, le Concile avait prescrit, avant de se séparer, l'usage que l'on en devait faire: les évêques veilleraient à ce qu'il fût traduit en langue vulgaire, et tous les curés l'expliqueraient au peuple.

C'est donc avec cette autorité que se présente à nous le Catéchisme conciliaire. Rappelons aussi que l'usage qu'on en fit contribua puissamment à arrêter la marche envahissante de l'hérésie, et à préparer la renaissance religieuse du dix-septième siècle.

Or, puisque ce remède a été si efficace contre les maux de cette époque, pourquoi n'y pas recourir aujourd'hui? Notre situation religieuse et sociale diffère-t-elle donc si profondément de celle d'alors?

(1) Nous continuons d'analyser à ce point de vue l'ouvrage du P. Fontaine, S. J. Le prône catéchistique.

Le rationalisme contre lequel nous avons lutté n'est que le fruit des hérésies contre lesquelles luttait le Concile de Trente. L'arme mise entre nos mains demeure une arme appropriée. C'est l'enseignement catéchistique qu'il faut opposer aux audaces retentissantes de la libre pensée. Il sera efficace pourvu que l'on sache en user avec esprit de suite, et l'adapter, selon les recommandations du Concile de Trente, aux besoins des temps actuels, aux aptitudes intellectuelles des auditeurs. Ceux-ci ont oublié, pour la plupart, ou n'ont jamais su les éléments de la religion. La prédication catéchistique est la seule qui enseigne ces éléments avec suite et efficacité; le sermon proprement dit les suppose connus au contraire. De plus les hommes de notre siècle ont l'esprit très peu ouvert aux choses de l'ordre surnaturel. Ce n'est point qu'ils manquent d'intelligence, ils en ont parfois beaucoup, mais le cours de leur pensée est perpétuellement dirigé vers les affaires et les intérêts terrestres. Rien ne les prépare à s'élever plus haut: pour les saisir et les entraîner dans des sphères supérieures, il faut des explications très simples et en même temps très claires. C'est encore la prédication catéchistique qui satisfait le mieux à ces exigences.

C'est à tous ces titres que se recommandent à nous la prédication catéchistique et le Catéchisme conciliaire.

Sa valeur pratique. — Allons plus loin. Ouvrons ce Catéchisme. Examinons son contenu. Son utilité comme manuel de prédication apparaîtra vite à tous les yeux.

En face de l'abondance des vérités pratiques à enseigner aux fidèles, de la part du divin Maître, c'est un précieux service à rendre au prêtre prédicateur que de lui offrir dans un cadre restreint, sous des formes précises et cependant complètes, les vérités révélées qu'il a la charge d'enseigner à son peuple. Avant tout qu'on le dispense d'aller fouiller tous ces documents primitifs et d'y discerner ce qui est essentiel, indispensable, et ce qui peut être omis et négligé sans aucun détriment pour les âmes.

L'Eglise a fait elle-même ce triage, au grand profit des fidèles et des prêtres.

Et elle offre au prêtre, dans le Catéchisme du Concile de Trente, une exposition scientifique, vraiment appropriée à la prédication, des vérités à enseigner.

Le Catéchisme conciliaire est l'exposition détaillée, claire et précise, des vérités nécessaires de nécessité de moyen et de nécessité de précepte.

Nous ne pouvons nous arrêter à analyser son contenu. Mais que chacun l'ouvre, l'étudie, et il sera vite convaincu de sa valeur pratique au point de vue qui nous occupe.

Explication des articles du symbole, des sacrements, des préceptes du décalogue, de la prière; le but à poursuivre, les moyens à employer, les secours à mettre à profit, rien n'y manque de ce qui fait l'objet propre de toute prédication vraiment pastorale. Ce sont ces vérités élémentaires, ou pour mieux dire fondamentales, de toutes les plus hautes, les plus belles et les plus fécondes, que le peuple chrétien a besoin de connaître et que tout prêtre ayant charge d'âmes, a l'obligation rigoureuse d'enseigner. C'est ainsi que l'entendait le Concile de Trente.

C'est ainsi du reste que l'entendent nos évêques. La plupart des statuts diocésains sont là pour en faire foi. Ce sont les prescriptions conciliaires qu'ils reproduisent en des termes formels ou en termes équivalents.

On n'y rappelle pas toujours, il est vrai, ce qui doit faire l'objet propre des prédications qu'ils imposent rigoureusement. C'est sans doute afin de laisser à chacun plus de liberté dans l'arrangement et la disposition des matières, mais aussi à la condition expresse que ces matières demeureraient, quant au fond et à la substance, telles qu'elles ont été déterminées par le Concile: "Pascant salutaribus verbis docendo quæ seive omnibus necessarium est ad salutem." Le cadre tracé à Trente subsiste toujours; il est vaste; chacun peut s'y mouvoir à l'aise, mais il n'est point permis d'en sortir.

La prédication véritablement utile est donc celle qui explique le Credo, les Sacrements, les commandements de Dieu, en un mot le Catéchisme du Concile de Trente. La foi manque à la plupart de nos contemporains; pour la faire naître ou renaître, il faut prêcher les vérités qui sont son objet propre.

Dieu mettra alors sa grâce dans les âmes déjà ébranlées par la parole instructive du pasteur, et la paroisse deviendra chrétienne.

Nous avons dit ailleurs qu'il est à désirer que le prône dominical soit une œuvre de vulgarisation doctrinale. A ce point de vue encore le Catéchisme du Concile de Trente est apte à rendre d'excellents services.

Ses rédacteurs, en effet ne se sont pas contentés d'y préciser l'objet propre de l'enseignement paroissial, ils l'ont approprié aux besoins du peuple chrétien de façon à rendre facile cette vulgarisation des vérités de la foi qui constitue la prédication catéchistique telle que nous l'entendons.

Le prédicateur trouvera dans le Catéchisme du Concile de Trente le travail de vulgarisation à moitié fait, et ce qui reste à faire ne lui sera pas difficile.

Les éléments de la doctrine qu'il s'agit d'enseigner ont été dégagés par eux de tout ce qui n'était que secondaire et accidentel.

Le Concile de Trente avait positivement ordonné d'écarter de la chaire les questions oiseuses et superflues dans lesquelles bon nombre d'esprit de ce temps-là aimaient à s'égarer.

Les rédacteurs du Catéchisme devaient les premiers se montrer fidèles à cette injonction. Non seulement ils écartent les questions oiseuses, ces problèmes de fantaisie trop longtemps et si inutilement poursuivis, mais ils se défendent dans leur préface de vouloir donner des explications subtiles et complètes des dogmes de la foi, telles que le font les théologiens. Ils ont dessein d'écrire, ce qui était non moins difficile peut-être, vu l'état des esprits et de la science d'alors, un *compendium* de théologie positive, complet et dégagé de toutes les subtilités régnantes. Le but qu'ils se proposaient était essentiellement pratique; il a été très efficacement atteint. Dans le Catéchisme conciliaire les vérités religieuses sont toujours considérées par leur côté utile. A chaque page, le rédacteur semble se dire: Comment cet article de notre foi aura-t-il une prise plus puissante sur les âmes? Comment pourra-t-il imprégner l'esprit et les mœurs publiques, agir sur la vie populaire afin de la sanctifier? Que l'on étudie un peu attentivement le texte du Catéchisme conciliaire à ce point de vue, et l'on sera frappé de la justesse de notre observation.

Qu'ajouter encore? Au point de vue de l'exploration des sources ordinaires de la prédication; Ecriture sainte, patrologie, le Catéchisme du Concile de Trente sera un guide excellent et sûr. Il nous montrera les bons endroits, et nous empêchera de nous perdre. Il nous suggérera le sens exact des textes, et nous sauvegardera de toute interprétation fantaisiste. Ses formules doctrinales jetteront une lumière vive sur la valeur des témoignages. Elles serviront de foyer auquel toute la tradition viendra d'elle-même se rattacher.

Avec ce manuel, le prédicateur se doublera d'un théologien, et son autorité s'accroîtra d'autant. Soit au point de vue oratoire, soit au point de vue scientifique, il a tout à gagner à se servir du Catéchisme conciliaire comme *Manuel de prône paroissial*.

Il est à souhaiter que beaucoup en fassent l'expérience.

Documents de ministère pastoral.

Le Style Epistolaire

Très instruite, sans pédanterie, sachant l'italien et l'espagnol, lisant Virgile dans le texte latin, nourrissant son esprit des chefs-d'œuvre dont le XVII^e siècle a été prodigue, Mme de Sévigné reste femme par plus d'un côté; elle n'est point indifférente aux jouissances de l'amour-propre, aux distinctions dont elle est l'objet dans le monde et à la Cour. Mais elle est trop supérieure pour ne pas sentir le vide des propos de salon. "J'ai un grand dégoût, dit-elle, pour les conversations inutiles qui ne tombent sur rien du tout, des *oui*, des *voire*, des lanternes où l'on ne prend aucune sorte d'intérêt (1)."

En Bretagne, aux Rochers, elle se sauve pour éviter des visites ennuyeuses:

"J'ai le temps de me fortifier contre ma méchante compagnie; je la sens venir par un côté, et je m'é gare par l'autre: je fis ce tour hier à une sénéchale de Vitré, et puis je grondai qu'on ne m'eût pas avertie: demandez-moi ce que je veux dire; ce sont des friponneries qu'on est tentée de faire dans ce parc (2)."

Parfois, ce sont des hôtes qui viennent séjourner chez Mme de Sévigné, et dont la présence ne lui est pas toujours agréable. Elle s'en amuse après leur départ, et les exécute gaiement, d'un trait de plume:

"Nous avons eu un fort honnête homme, bien du bon esprit, du plus commode, du plus aisé, du plus savant, du plus tout ce qu'on veut, capable et digne de toutes sortes de conversations: il a été ici huit jours; un de ses beaux-frères, l'abbé de Marbeuf, qui ne gête rien, un autre beau-frère du comte de Lis, qui gêterait tout s'il parlait: c'est un misanthrope intérieur, car son chagrin ne sort point; il est fort bien fait, et chante comme un Beaumaviel, à s'y méprendre. Ce fut, ma chère enfant, la plus simple et la plus plate chose du monde quand notre honnête homme fut parti: nous avons renouvelé la vérité que nous sentîmes en ce pays avec vous sur la bonne et mauvaise compagnie: nous trouvâmes que la mauvaise était incomparablement plus souhaitable; elle fait respirer agréablement, elle rend heureux ceux qu'elle laisse; et les gens qui plaisent nous laissent comme tombés des nues: on ne sait plus comment reprendre le train de la journée; enfin, c'est un grand

(1) 19 juin 1680.

(2) 6 octobre 1675.

GALERIE HISTORIQUE



JACQUES CARTIER

PUBLIÉE PAR

LA CIE CADIEUX & DEROME

MONTREAL

GALERIE CANADIENNE

Grande Collection de Portraits Historiques

PUBLIÉE PAR

LA CIE CADIEUX & DEROME

MONTREAL

BELLES COPIES PHOTOGRAPHIQUES SUR PAPIER MAT

11 x 14 - - \$1.00 | 19 x 25 - - \$2.50

APPRECIATIONS

Les Editeurs ayant la conviction de faire œuvre utile et patriotique en publiant ces portraits dont le succès jusqu'ici a dépassé leurs espérances, croient devoir reproduire les précieuses appréciations que NN. SS. les évêques du Canada ont bien voulu faire de cette galerie historique.

De S. Exc. Mgr Diomède Falconio.

ARCH. DE LARISSE,
Délégué Apostolique au Canada.

“ Je ne puis qu'encourager cette remarquable publication.

Elle sera certainement reçue avec faveur par le public canadien et sera d'une grande utilité en rappelant, à la génération présente, la mémoire des hommes illustres, qui ont travaillé tour à tour au progrès social et religieux de ce pays.”

De S. G. Mgr Paul Bruchési.

ARCH. DE MONTRÉAL.

“ Les portraits sont très bien exécutés, et j'espère que le public accordera à cette entreprise l'encouragement qu'elle mérite.”

De S. G. Mgr Duhamel.

ARCH. D'OTTAWA.

“ Mes plus sincères félicitations pour le premier succès de cette œuvre, à la fois patriotique et religieuse.

Ces portraits sont parfaitement réussis à tous les points de vue. Je suis convaincu que l'artiste le plus difficile ne saurait en faire une autre appréciation.

J'ai confiance que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Canada voudront avoir un exemplaire de cette galerie historique.”

De S. G. Mgr Adélarde Langevin.

ARCH. DE ST-BONIFACE.

“ Vous avez entrepris une œuvre des plus excellentes et aussi des plus méritoires au point de vue national. L'on devrait donner en prix aux enfants des collèges, des couvents et des écoles élémentaires, les portraits de nos hommes illustres dont la vue seule serait une prédication continuelle, un appel à la vertu, à l'honneur, à la fierté nationale.”

De S. G. Mgr Jos-Médard Emard.

EV. DE VALLEYFIELD.

“Le choix judicieux des sujets, le fini et la ressemblance si parfaite des portraits rendent cette collection très précieuse à quiconque porte quelqu'intérêt à l'histoire de notre pays. Toutes nos maisons d'éducation et tous les membres du clergé voudront la posséder.”

De S. G. Mgr Maxime Decelles.

EV. DE ST-HYACINTHE.

“ Dans l'examen que j'ai pu faire, à mon retour de la visite pastorale, des portraits de la galerie historique, j'ai apprécié l'œuvre patriotique et religieuse que vous avez entreprise.”

De S. G. Mgr André-Albert Blais.

EV. DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

“ Le choix et la distinction des personnages qui figurent dans cette galerie, le souvenir qu'elle évoque des caractères de leur vie au sacrifice de la religion et de la patrie, la fidélité de leurs traits et la perfection de l'art qui les fait revivre, tout y mérite jusqu'ici la considération et les encouragements des amateurs éclairés.”

De S. G. Mgr N.-Z. Lorrain.

EV. DE PEMBROKE.

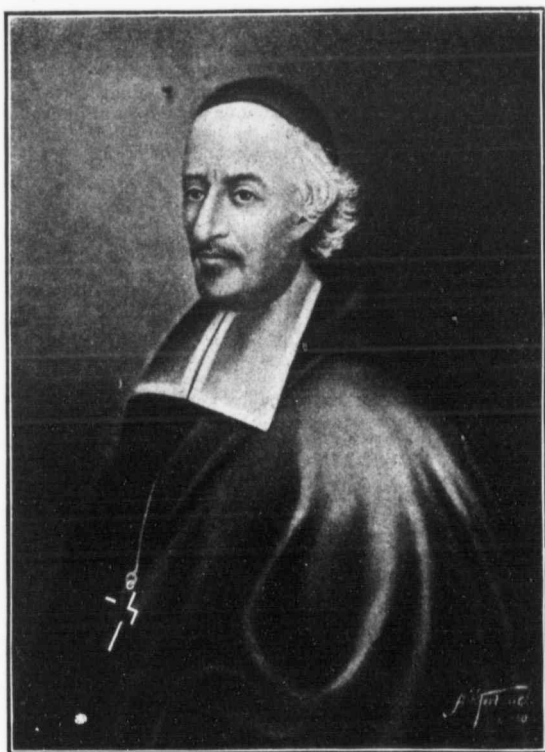
“ Vous avez certainement droit à la reconnaissance publique pour l'œuvre patriotique que vous venez d'entreprendre, la galerie historique des personnages qui ont illustré notre pays.

Mes félicitations pour la réussite de ce premier travail.”

De S. G. Mgr Paul Larocque.

EV. DE SHERBROOKE.

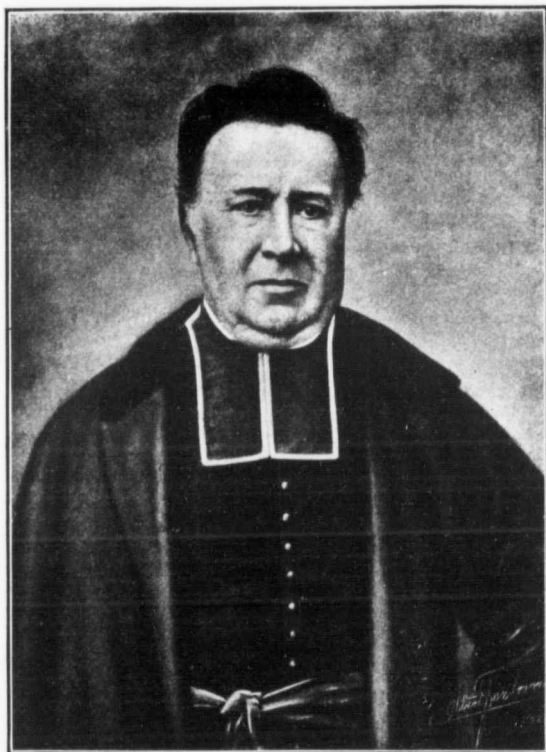
“ Pourquoi ces portraits d'une valeur incontestable, ne prendraient-ils pas au foyer domestique, dans le salon, le boudoir ou la salle à manger, des places aujourd'hui trop souvent occupées par des gravures insignifiantes sinon ridicules, par des images d'un goût douteux et d'une orthodoxie suspecte? Et puis dans toutes nos maisons d'éducation, la série complète des portraits de ces personnages qui se sont illustrés de quelque façon en ce pays, ne formerait-elle pas une décoration murale à la fois attrayante et utile? Ce serait au foyer domestique, à l'école, au pensionnat, l'histoire de la patrie canadienne apprise par les yeux.”



MGR FRANÇOIS DE LAVAL DE MONTMORENCY
1674-1708

PORTRAITS PUBLIÉS

- | | |
|---|---|
| <p>Mgr de Laval
1er évêque de Québec</p> <p>“ de Saint-Vallier
2me évêque de Québec</p> <p>“ de Mornay
3me évêque de Québec</p> <p>“ Dosquet
4me évêque de Québec</p> <p>“ de l'Auberivière
5me évêque de Québec</p> <p>“ de Pontbriant
6me évêque de Québec</p> <p>“ Plessis
11me évêque de Québec</p> <p>S. E. le Card. Taschereau
16me évêque de Québec</p> <p>Mgr Bégin
Archevêque de Québec</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Lartigue
1er évêque de Montréal</p> <p>“ Bourget
2me évêque de Montréal</p> <p>“ Fabre
3me évêque de Montréal</p> <p>“ Bruchési
Archevêque de Montréal</p> <p>“ Racicot
Evêque de Pogle</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Cook
1er évêque des Trois-Rivières</p> <p>“ Laflèche
2me évêque des Trois-Rivières</p> <p>“ Cloutier
Evêque des Trois-Rivières</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Prince
1er évêque de St-Hyacinthe</p> <p>“ Joseph Larocque
2me évêque de St-Hyacinthe</p> <p>“ Charles Larocque
3me évêque de St-Hyacinthe</p> <p>“ Moreau
4me évêque de St-Hyacinthe</p> <p>“ Decelles
5me évêque de St-Hyacinthe</p> | <p>Mgr Aut. Racine
1er évêque de Sherbrooke</p> <p>“ Paul Larocque
Evêque de Sherbrooke</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Gravel
1er évêque de Nicolet</p> <p>“ Brunault
Evêque de Nicolet</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Guignes
1er évêque d'Ottawa</p> <p>“ Duhamel
Archevêque d'Ottawa</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Provencher
1er évêque de St-Boniface</p> <p>“ Taché
2me évêque de St-Boniface</p> <p>“ Langevin
Archevêque de St Boniface</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Grandin
1er évêque de St Albert</p> <p>“ Legal
Evêque de St-Albert</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Dom. Racine
1er évêque de Chicoutimi</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Burke
1er évêque d'Halifax</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Fraser
1er évêque d'Antigonish</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Dollard
1er évêque de St-Jean, N. B.</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Farrell
1er évêque d'Hamilton</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Emard
Evêque de Valleyfield</p> <hr style="width: 10%; margin: 5px auto;"/> <p>Mgr Archangeault
Evêque de Joliette</p> |
|---|---|



L'ABBE FERLAND

M. Olier

Fondateur de Saint Sulpice

L'abbé de Montgolfier

Supérieur de Saint-Sulpice

L'abbé Leprohon

Fondateur du Séminaire de Nicolet

L'abbé Ducharme

Fondateur du Séminaire de Ste-Thérèse

L'abbé Painchaud

Fondateur du Collège de Ste-Anne de la Pocatière

L'abbé Ed. Crevier, V. G.

Fondateur du Petit Séminaire de Ste-Marie de Monnoir

L'abbé Ferland

Historien

Vé

Vé

Jea

Ma

Ma

Mèr

I

Mèr



VENERABLE MARIE DE L'INCARNATION

Vén. Marie de l'Incarnation

Mère Sup. des Ursulines de Québec

Vén. Marguerite Bourgeois

Fondatrice de la Cong. N.-D.

Jeanne Mance

Fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal

Madame de la Peltrie

Fondatrice des Ursulines

Madame d'Youville

Fondatrice des Sœurs Grises

Mère Gamelin

Fond. des Sœurs de Charité de la Provid.

Mère Marie-Anne

Fondatrice des Sœurs de Ste-Anne

Mère Marie du Sacré-Cœur

Fondatrice des Sœurs du Bon
Pasteur de Québec

Mère Marie-Rose

Fondatrice des Sœurs des SS.
Noms de Jésus et de Marie

Mère Marie des Sept Douleurs

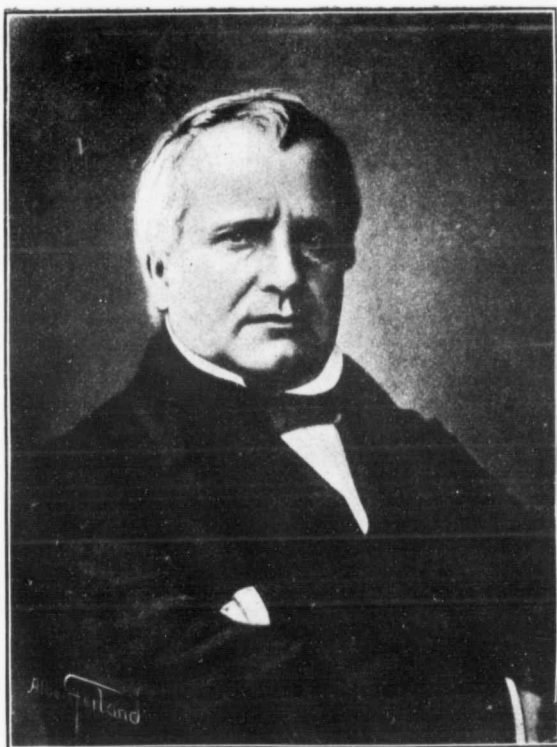
Fondatrice des Sœurs de Sainte-Croix
et des Sept Douleurs.

Mère Saint-Joseph

L'une des quatre fondatrices des
Sœurs de l'Assomption de Nicolet.

Mère Catherine Aurélie du P. S.

Fondatrice des Sœurs Adoratrices
du Précieux Sang de St-Hyacinthe



SIR LOUIS HIPPOLYTE LAFONTAINE

Les Pères Jean de Brebeuf
Isaac Jogues
Charles Lalemant
Jacques Marquette

Jacques Cartier
Champlain
Maisonneuve
Montcalm
De Lévis
La Salle
Bienville
Talon
De la Galissonnière
Bégon

Bougainville
Hocquart
Pierre Boucher
De Salabery
Barthélemy Joliette
Sir L. H. Lafontaine
Sir George-Etienne Cartier
Papineau
A. N. Morin
Garneau
Crémazie
Meilleur
Chapleau
Mercier

N. B.—Cette galerie se continue et ultérieurement seront publiés d'autres portraits historiques, tant de la domination française que de la domination anglaise.

malheur que d'avoir des gens raisonnables ; mais ce malheur n'arrive pas souvent (1)."

Les Etats de Bretagne viennent répandre dans le pays un mouvement inusité. Les fêtes, les soupers se succèdent chez le duc de Chaulnes, gouverneur de la province. Mme de Sévigné est forcée de prendre part à cette agitation, et de quitter, à son grand regret, le calme dont elle jouissait au milieu de ses bois. Elle écrit de Rennes à Mme de Grignan :

"Je n'ai pas beaucoup d'esprit ; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe en sottise ; et cela ne laisse pas de me ruiner (2)."

"Cette vie me tourmente trop, il est trop question de moi, on ne peut se cacher, cela tue ; tout ce qui va chez Mme de Chaulnes vient ici ; on n'a pas un moment, cela m'échauffe ; ne les priez point de me tirer de ma solitude, je serais malade de faire longtemps cette vie. Les Rochers sont tranquilles et sont propres à vous conserver votre chère mère pour vous servir ; on est accablé ici (3)."

Tout en gémissant d'être entraînée dans le tourbillon où elle est l'objet des attentions, des hommages que lui attirent son rang et sa réputation d'esprit, elle peint la Bretagne comme elle a peint la Cour, en des tableaux qui font revivre l'époque et où brille sa verve railleuse. A la campagne, elle se fait des plaisirs de tout, et les moindre choses ont du prix sous sa plume, par le relief qu'elle sait leur donner, par le tour piquant de son esprit et de son style. Il faut la voir comme elle se représente elle-même, vêtue d'une casaque, un "bonnet de paille" sur la tête. Elle trace des allées dans son parc et se met "dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements (4)." Elle cause avec Pilois, son jardinier. Ses ouvriers l'occupent :

"J'ai dix ou douze charpentiers en l'air, qui lèvent ma charpente, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos, à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Province qui fait la cupidité ; et l'on remercie Dieu qu'il y ait

(1) 5 octobre 1689.

(2) 7 août 1680.

(3) 24 juillet 1689.

(4) 28 octobre 1671.

des hommes qui, pour douze sous veulent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus (1)."

Les mauvais jours viennent sans altérer la sérénité de son humeur, et la trouvent dehors "faite comme un loup garou" (2). "Je m'amuse, écrit-elle, à faire abattre de grands arbres; le fracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver: des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charrette, et moi au milieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter;

Car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante?" (3)

Mme de Sévigné lit beaucoup; c'est un sujet sur lequel revient sans cesse dans ses lettres à sa fille. Elle fait de la tapisserie et manie l'aiguille avec autant de dextérité que la plume:

"Je ne noircis point ma soie avec ma laine. Je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin; il me semble que je n'ai que dix ans et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer (4)."

Ce qu'est la vie aux Rochers, Mme de Sévigné nous le dit, en nous la racontant heure par heure:

"Nous nous levons à huit heures, la messe à neuf; le temps fait qu'on se promène ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté; on dîne fort bien; il vient un voisin, on parle de nouvelles; l'après-dîner, nous travaillons, ma belle-fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisseries que Mme de Kerman me donna à Chaulnes; à onze heures, on se sépare, on se promène ou seule, ou en compagnie; on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très agréables; nous en avons un de dévotion, les autres d'histoire; cela nous amuse et nous occupe; nous raisonnons sur ce que nous avons lu; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. . . Nous soupons à huit heures; Sévigné lit après souper, mais des

(1) 4 novembre 1671.

(2) 10 novembre 1675.

(3) 20 novembre 1675.

(4) 6 octobre 1675.

livres gais, de peur de dormir; ils s'en vont à dix heures: Je ne me couche guère que vers minuit: voilà à peu près la règle de notre couvent: il y a sur la porte: sainte liberté ou fais ce que tu voudras (1).”

Il arrive de temps en temps des fermiers qui doivent de l'argent, d'autres qui n'en apportent guère, et il faut, ici encore, laisser la parole à Mme de Sévigné:

“ Il me vint l'autre jour une belle petite fermière de Bodécat, avec de beaux yeux brillants, une belle taille, une robe de drap de Hollande, découpé sur du tabis, les manches tailladées: Ah! Seigneur! quand je la vis, je me crus bien ruinée; elle me doit huit mille francs. . .

“ Ce matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés; il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays-ci, c'est la première chose qu'ils font de les délier; ceux qui ne le font pas, sont habillés d'une étrange façon; la mode de boutonner son justaucorps par en bas n'y est point encore établie; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses, de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon abbé (2), qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais: “ Hélas! mon ami, vous voilà bien chargé; combien apportez-vous? — Monsieur, dit-il, en respirant à peine, “ je crois qu'il y a bien ici trente francs.” C'étaient, ma bonne, tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette province, avec les chapeaux pointus, et qui abusent ici de notre patience (3).”

Dans ces lettres écrites des Rochers, il est question de la pluie, du beau temps, de tout ce qui occupe l'esprit et les yeux, en province, au fond d'un vieux château. Les lignes suivantes nous parlent des averses contrariantes qui surviennent en été, et surprennent traîtreusement les promeneurs:

“Le mauvais temps continue, ma chère fille; il n'y a d'inter valle que pour nous faire mouiller. On se hasarde sous l'espérance de la Saint-Jean, on prend le moment d'entre deux nuages pour être le repentir du temps, qui enfin veut changer de conduite, et l'on se trouve noyés. Cela nous est arrivé deux ou trois fois; et pour être un peu mieux garantis que par des casaques et

(1) 18 septembre 1689.

(2) L'abbé de Coulanges.

(3) 15 juin 1680.

des chapeaux, nous allons faire planter au bout de la grande allée, du côté du mail, une petite espèce de *vernillonnerie*, et une autre au bout de *l'infinie*, où l'on pourra se mettre à couvert de tout, et causer, et lire, et jouer : en sorte que ces deux petits parasols ou parapluies seront un agrément et une commodité, et ne nous coûteront presque rien. Voilà les grandes nouvelles de nos bois; je serais tentée de les faire mettre dans *le Mercure galant* (1).”

Mme de Sévigné aime la nature, sentiment dont on trouve peu l'expression de son temps, et qu'elle partage avec La Fontaine, trait commun entre elle et le grand fabuliste. Elle décrit les aspects de la campagne, différents et variables selon les saisons. Écoutons-la parler des arbres aux derniers jours d'automne :

“ Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry. Je ne sais si c'est la qualité des arbres et la fraîcheur des pluies ; mais il n'y a pas de comparaison : tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de mai. Les feuilles qui tombent sont feuille-morte ; mais celles qui tiennent encore sont vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté (2).”

C'est l'époque où le ciel assombri annonce l'hiver qui s'approche, et où s'écoulent mélancoliques les longues heures du soir. Mais Mme de Sévigné résiste à la tristesse envahissante des choses ; elle a la santé morale qui défie les lieux et les saisons :

“ Ces soirées dont vous êtes en peine, ma fille, hélas ! je les passe sans ennui ; j'ai quasi toujours à écrire ou bien je lis, et insensiblement je trouve minuit : l'abbé me quitte à dix, et les heures que je suis seule ne me font point mourir, non plus que les autres. Pour le jour, je suis en affaires avec le *bien Bon* (3), et je suis avec mes chers ouvriers, ou je travaille à mon très commode ouvrage. Enfin, mon enfant, la vie passe si vite, que je ne sais comment on peut si profondément se désespérer des affaires de ce monde. On a le temps ici de faire des réflexions ; c'est ma faute si mes bois m'en inspirent l'envie. Je me porte toujours très bien ; tous mes gens vous obéissent admirablement ; ils ont des soins de moi ridicules ; ils me viennent trouver le soir, armés de toutes pièces, et c'est contre un écureuil qu'ils veulent tirer l'épée (4).”

(1) 21 juin 1680.

(2) 20 octobre 1675.

(3) L'abbé de Coulanges.

(4) 27 octobre 1675.

Mme de Sévigné passa un hiver en Bretagne, où la retint sa santé. Un autre hiver elle y séjourna pour mettre ordre à ses affaires. Ses lettres écrites alors dans l'isolement de la campagne, parmi les tristesses de la saison, respirent la sérénité d'esprit, révèlent les heureuses dispositions de cette nature aimable et facile :

“ Nous avons eu ici, ma fille, les plus beaux jours du monde jusqu'à la veille de Noël, mande-t-elle à Mme de Grignan, le 28 décembre 1689 : j'étais au bout de la grande allée, admirant la beauté du soleil, quand, tout d'un coup, je vis sortir du couchant un nuage noir et poétique, où le soleil s'alla plonger, en même temps un brouillard affreux, et moi de m'enfuir. Je ne suis point sortie de ma chambre ni de la chapelle jusqu'à aujourd'hui, que la colombe a apporté le rameau, et le soleil ressortant de son trou fera que je reprendrai aussi le cours de mes promenades : car vous pouvez compter, ma très chère, puisque vous aimez ma santé, que quand le temps est vilain, je suis au coin de mon feu, lisant ou causant avec mon fils et sa femme. N'avez-vous point remarqué que les jours n'ont point été si courts qu'à l'ordinaire ? L'abbé Têtu en avait parlé à l'Observatoire, et disait qu'à cinq heures la nuit était fermée autrefois, et qu'à présent on lisait encore à cinq heures. Nous avons tellement éprouvé cette vérité, ici où rien ne nous distrait, que tous les jours à cette heure-là mon fils lit encore, et le jour ne finit qu'à cinq heures et demie : Voilà, ma chère enfant, un vrai discours pour remplir une lettre sans réponse.”

Le carnaval arrive, et il faut bien imaginer quelques divertissements pour égayer la monotonie des jours d'hiver :

“ Nous commençons aujourd'hui notre carnaval qui consiste à rassembler cinq ou six hommes et femmes de ce voisinage ; on jouera, on mangera, et si notre soleil se remontrait comme il fit hier, je me promènerais avec plaisir. On entend déjà les fauvelles, les mésanges, les roitelets, et un petit commencement de bruit et d'air du printemps (1).”

Après les jours gras, le carême. Mme de Sévigné nous apprend de quelle manière elle fait le sien et nous dit alors les mets servis sur sa table :

“ Nous faisons ici une fort bonne chère, nous n'avons pas la rivière de Sorgue, mais nous avons la mer ; le poisson ne nous manque pas, et j'aime le beurre charmant de la Prévalaie dont il

(1) 5 février 1690.

nous vient toutes les semaines ; je l'aime et je le mange comme si j'étais Bretonne : nous faisons des beurrées infinies, quelquefois sur de la miehe ; nous pensons toujours à vous en les mangeant ; mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque aussi les miennes. Nous y mettrons bientôt des petites herbes fines et des violettes ; le soir, un potage avec un peu de beurre, à la mode du pays, de bons pruneaux, de bons épinards ; enfin, ce n'est pas jeûner, et nous disons avec confusion :

“ Qu'on a de peine à servir sainte Eglise (1) !

Par tous les petits détails semés dans les lettres datées des Rochers, nous connaissons la vie de Mme de Sévigné à la campagne ; elle nous y apparaît avec ce naturel, cette simplicité, cette gaieté inhérente à son caractère. On pourra trouver que l'existence d'une châtelaine de son temps est encore souvent à peu près la même à notre époque ; mais rien ne saurait égaler la piquante originalité des peintures ressuscitant, dans le cadre du passé, la femme dont l'esprit charmant anime tous les récits et qu'ont immortalisée ses lettres.

Vicomte de BROC.



Saint François de Borgia

Le 10 octobre, l'Eglise universelle célébrait la fête de saint François de Borgia.

La raison semble meilleure encore d'ouvrir le volume que le P. Suau vient de consacrer à la mémoire de cet “ illustre ” qui fut un personnage dès ici-bas par sa naissance, ses emplois et ses services avant de devenir, après sa mort, un bienheureux placé sur les autels et offert à notre admiration.

(1) 19 février 1690.

Il faut bien que les saints soient des gens "extraordinaires" puisque leur sainteté justement les a fait marcher, parfois courir, hors de la voie banale. Mais si les uns sortent de l'ornière commune par un coup d'éclat, d'autres semblent seulement mener jusqu'à la perfection, les éléments de leur nature domptée et suivre la progression d'une ascension peu à peu vers le parfait. Il paraît évidemment que ce soit le cas de saint François de Borgia, malgré les contrastes certainement très vifs qui ont fait d'un grand seigneur un humble religieux, d'un père de famille un prêtre, d'un Borgia un saint.

La sainteté, je le répète, est un sommet auquel personne ne parvient d'un bond. Or, pour François, ce fut le caractère de son âme réfléchie de tirer de tout événement d'immédiates conséquences morales; il a ainsi monté échelon par échelon, jusqu'au degré supérieur de la vertu; mais s'il avait à retourner la tête en arrière, il aurait pu constater que son point de départ était le bon. Quand on embrasse d'un coup d'œil son existence si variée, qu'aucuns trouveraient contradictoire, cette unité apparaît et domine toute autre impression.

Il a agi fort simplement dans une extrême logique. Les saints ne gagnent rien à paraître invraisemblables; ils ne le sont point d'ailleurs, mais accessibles à tous. Là se trouve le vrai mérite de la façon dont le P. Suau a compris son héros et retracé sa vie (1).

Ce qui me plaît dans son livre c'est que l'on voit qu'il parle de ce qu'il sait: prêtre, religieux, Jésuite, il peut mieux comprendre et faire goûter avec autorité l'histoire d'une âme, d'un autre prêtre, d'un autre religieux. Cela se voit à mille détails qui donnent à l'étude une sécurité dont le lecteur bénéficie et demeure reconnaissant. Précis, les termes sont conformes aux choses. Je ne vois pas pourquoi on le taxerait de partialité filiale, ni comment on lui accorderait moins de crédit parce qu'il en mérite davantage. Ce talent n'est pas mince; il n'est pas si fréquent.

Pour moi, je ne m'habituerai jamais à ces beaux messieurs qui sortent de la tabagie, pour écrire sur la vertu, à ces historiens qui se croient aptes à l'étude des choses du passé quand leurs habitudes présentes les entourent de tous les préjugés de leur temps, à ces temps, à ces théoriciens philanthropes qui n'ont jamais pratiqué un acte de charité, à ces pédagogues de morale qui cachent soigneusement au public leurs passions.

(1) Pierre Suau, *Saint François de Borgia* (1510-1572). Collection: *Les Saints*, librairie Lecoffre, 1905.

Je sais que cette intransigeance de jugement écarte une foule d'écrivains élégants, de dilettantes d'analyses, de "savants" qui se piquent de critique et de critiques qui se targuent de génie; mais la valeur morale des individus est l'aune qui mesure leur œuvre; et quand sur l'histoire de l'Eglise j'ouvre un livre proprement rédigé, parfois même bien construit par un adversaire ignorant de ses lois, de ses pratiques et même de sa langue, je me tiens en garde, je résiste, je le déclare inapte et je le récuse. En un mot, je veux savoir qui me parle; et quand c'est un Renan, un Michelet ou M. Aulard, sachant quels sentiments très bas leur ont fait tailler leur plume, je ne les cote pas très haut. Oui, je juge un méchant livre sur son auteur; non pas avec la prévention qu'il soit incapable de bien faire, mais par la raison très motivée que lui découvrant un point de départ faux, je sais d'abord qu'il a mal fait.

Par la raison inverse j'ai eu plaisir à lire le petit volume du P. Suau, qui connaît l'Espagne, la Compagnie de Jésus, le XXVI^e siècle et l'Eglise. Et il me donne de suite l'impression de son impartialité éclairée lorsqu'il écrit:

"Les saints n'apparaissent sans imperfections que dans les histoires maquillées. En réalité, ils subissent tous les effets de l'infirmité humaine. On fait injure à leur mémoire, on les diminue, en n'osant pas tout avouer d'eux. Pierre et Paul eurent des conflits; Paul et Barnabé ne s'entendirent point."

I

François de Borgia avait une naissance brillante; de souche aragonaise, implantée en Italie, où dans la liste des pontifes romains il comptait deux oncles de son nom, Alexandre VI sans doute, mais aussi Calixte III, il appartient à une famille puissante, apparentée par sa mère aux rois d'Espagne. Quand il venait au monde, le 28 octobre 1510, son bisaïeul Ferdinand V gouvernait la péninsule, et les monarchies unies de Castille et d'Aragon touchaient à l'apogée de leur grandeur avec son cousin l'empereur Charles-Quint.

Ces splendeurs humaines étaient aussi mêlées de bien des faiblesses; ces hautes alliances apportaient avec elles des tares ancestrales, dont sa grand'tante Jeanne la Folle n'était pas l'expression la plus pénible. "Rarement, dit le Père Suau — qui exagère ici peut-être un peu — sainteté jaillit d'un sol plus souillé et moins prêt à la porter."

Le vrai c'est que ces races du XVI^e siècle, toutes remuantes et comme en ébullition, conduisaient leurs passions à l'extrême, et mélangeaient étrangement, sous le même toit, des vertus sublimes et des vices difformes.

Cette petite enfance de l'ainé des Borgia d'Espagne est entourée d'une vie chrétienne qui va jusqu'au couvent des Clarisses, et de plaisirs fastueux où résonnent en fanfares les prouesses des soldats. On voit François, avant l'âge adulte, ballotté dans les agitations domestiques, les bouleversements sociaux, les séditions populaires, les voyages en mer, les courses à cheval, les tremblements de terre. Ici, il entend des sermons effrayants ou écoute des professeurs malhabiles; là, il jouit des grâces charmantes de la petite cour de l'infante Catherine ou suit les leçons des meilleurs maîtres de philosophie. Tout est contraste dans cette époque troublée, peineuse, ardente et virile. Et le cadre est mobile comme le reste, le décor change à tout instant; à Saragosse, le palais de son oncle l'archevêque; à Gandie, celui de son père; les rochers de Péniscola; les murailles crénelées de Tordesillas, derrière lesquels il est, à douze ans, menin de sa cousine l'infante d'Espagne.

Charles-Quint l'a remarqué pour d'autres qualités encore que leur parenté. Il l'a pris en goût pour sa bonne grâce juvénile qui se rehausse d'une vertu précoce; il lui fait épouser une dame de la reine, Eléonore de Castro, qu'il nomme camarera-mayor, crée François marquis de Lombay, grand-veneur de l'empereur, grand écuyer de l'impératrice. Tout cela à vingt ans.

Que manque-t-il à Borgia, ami du prince, sans ennemis déclarés à cause d'un crédit qui se confirme, entouré bientôt d'une couronne de huit enfants, possesseur de grands biens, satisfait des jouissances délicates de l'artiste, se reposant des affaires dans les agréments de la musique où il excelle? A peine une ombre, et elle est passagère: il a pris part, en 1536 à la campagne de Provence qui a été malheureuse pour les Impériaux.

Voici sans doute une maladie, elle est grave, la fièvre le met en danger: dans sa convalescence nous trouvons, comme un présage de l'avenir qui nous est facile de souligner, une similitude frappante avec l'histoire de son compatriote, bientôt son père, saint Ignace: le marquis de Lombay demande des livres. On lui apporte des ouvrages ascétiques et le Nouveau Testament. Dès lors, l'Evangile devient bien son "livre de chevet," et dans les longues promenades en litière que lui ordonnent les médecins, au

grand air, il lit, relit les épîtres de saint Paul, les homélies de saint Chrysostome, se livrant facilement à ses méditations.

Ici se place l'épisode très connu de sa vie et que la peinture moderne s'est plu à fixer, par l'attrait sans doute du côté macabre d'une scène en effet tragique. L'impératrice Isabelle venait de mourir le 1er mai 1539. Le convoi funèbre devait aller de Tolède à Grenade, et sa charge de grand-écuyer désignait le marquis de Lombay, aussi bien que le vœu de la morte, pour conduire le deuil. Selon l'usage en remettant le cercueil aux chapelains, toutes les personnes de l'escorte devaient affirmer par serment que le corps qu'ils apportaient était bien celui de l'impératrice défunte. Le premier François de Borgia remplit cet office, et l'on découvrit le visage voilé de la princesse, qui avait défendu qu'on l'embaumât.

La décomposition avait commencé son œuvre, et cette figure naguère éblouissante demeurait déjà affreuse pour tous, mais douloureuse à voir surtout à ses amis.

Sans doute, François de Borgia put faire des réflexions sérieuses; mais il semble bien qu'il n'y ait pas eu de scène théâtrale ni cette vocation en coup de foudre sur laquelle l'on se plaît à insister, un peu en pendant de ces "grandes douleurs qui peuplent les monastères." Il n'y avait point pour le puissant gentilhomme chrétien de conversion éclatante à faire, et il n'avait pas attendu de descendre dans le caveau de la *Capilla real* pour avoir la vue sensible du néant des choses d'ici-bas.

La mort de l'impératrice lui fit perdre ses charges de cour; mais la confiance persistante de Charles-Quint en le nommant tout aussitôt vice-roi de Catalogne, lui mit en mains, en bonnes mains, la plus remuante de ses provinces.

Pendant quatre ans, il fut le "justicier," son mot d'ordre était: "conscience;" et il avouait ses difficultés pour "couper tant de mauvaises herbes."

Sa piété grandissait, car il sentait le besoin de l'aide d'en haut dans l'exercice de sa charge humaine. A Barcelone, ses relations religieuses, plus facilement qu'à la cour, se multiplient: on sait qu'il a une double intimité avec son confesseur, un Dominicain et un Frère Franciscain; il se lie avec le Père Araoz, un Jésuite, l'un des membres de cet ordre nouveau, encore mal et peu connu; lors du passage à Barcelone d'un autre disciple du chevalier de Loyola, Pierre Lefebvre, de longues conversations sont échangées avec le vice-roi.

Celui-ci augmente ses oraisons, ses austérités secrètes, il adopte le grand jeûne franciscain, et se contente chaque jour d'un plat de légumes et de verres d'eau.

Voilà les étapes de la sainteté; et pour ne pas anticiper, disons: la marche croissante d'une vocation; point de ces mouvements subits qui transforment en un clin d'œil un indifférent, un coupable peut-être, en un vertueux impeccable. «Cela est trop mélodramatique et trop commode. Je crois bien que c'est Mgr Gay qui écrivait à une de ses pénitentes: "Le progrès dans la sainteté n'est jamais qu'un progrès dans l'amour." — Et il répétait: "Dieu agit dans le temps et par le temps."»

Ce fut l'histoire de saint François de Borgia.

Il connut, comme tout le monde, les jours d'épreuves; après la mort de son père il demeura dans son duché de Gandie, un peu en exil et certainement en disgrâce. En ce pays, d'ailleurs l'un des plus riants de l'Europe, à huit lieues au sud de Valence, aux bords de la mer, dans une plaine verte ornée de jolies montagnes en amphithéâtre, François demeura sept années. Ses méditations étaient profondes; quand Dieu rappela à lui la duchesse, le 27 mars 1546, il pensa à quitter le monde.

Ceux auxquels il demanda conseil ne l'en détournèrent pas, mais l'engagèrent à mettre de la prudence dans une résolution qui était grave, en particulier pour les choses importantes et publiques dont il avait la charge.

Ignace de Loyola l'admit dans sa Compagnie naissante le 9 octobre 1546, mais avec secret, et sous la condition de remplir d'abord ses devoirs d'état ou de famille et de parfaire ensuite sa propre préparation à la vie religieuse.

C'est ainsi que le "saint duc," comme le nommaient ses vassaux, ce "miracle de prince et de chevalier," comme le désignait son évêque, pourvut d'abord à l'établissement de ses enfants: son fils aîné Carlos épousa la fille du comte d'Oliva (1548), ses filles Isabelle et Jeanne, le comte de Lerme (1548) et le marquis d'Alcanicès (1550); sa dernière fille se fit Clarisse, et il transmit sa commanderie de Saint-Jacques à son fils Jean, qui plus tard épousera une petite-nièce de saint Ignace, Laurenza de Onaz.

Il accrut et donna de quoi achever l'Université de Gandie, sa fondation; les fortifications de la ville; et la restauration du palais familial.

Pour ce qui le concernait lui-même, multipliant ses aumônes, ne sortant qu'avec une bourse remplie de réaux qu'il distribuait

entièrement aux miséreux; visitant les malades sur une liste que lui présentaient ses médecins; il se retirait de plus en plus dans une chambre qu'il s'était fait réserver au collège, et préparait des examens de théologie pour le titre de docteur qui lui fut conféré régulièrement. Enfin il rédigea son testament, et profitant de ce que c'était l'année du jubilé, le 31 août 1550 il partit pour Rome.

Son train était toujours d'un grand seigneur: son fils, neuf religieux, quatre officiers, quinze serviteurs l'accompagnaient; sur la route, il accepta l'hospitalité princière de son oncle Hercule, duc de Ferrare; mais lorsque le Pape Jules III l'invita à descendre au palais du Vatican, il s'excusa pour aller loger dans l'humble maison des Jésuites, tout auprès de leur chapelle de *Santa-Maria della Strada*.

Il accomplit strictement et dévotement les visites jubilaires, manifesta une dernière fois la grandeur de son rang social par des donations qui permirent de fonder le collège Romain et de poser la première pierre de l'église qui devint dans la suite le *Gesù*.

Puis, en loyal sujet, il revint en Espagne pour transférer son duché et prévenir Charles-Quint. Il attendit la réponse confirmative de l'empereur dans un petit ermitage du Guipuzcoa; et tout aussitôt après, grâce aux dispenses pontificales, reçut en quatre jours les ordres sacrés à la fin de mai 1551.

II

Il débuta par la prédication. Si la curiosité pouvait aussi attirer les foules avides d'entendre ce grand de la terre annoncer modestement la parole de Dieu, ce fut bientôt le respect de ses vertus qui les retint autour de sa solitude. La petite église de Vergara était insuffisante aux auditeurs dont les conversions se multipliaient en face d'un exemple plus convainquant que toutes les paroles. Et certes, le spectacle n'était pas sans une majesté, même humaine, lorsque le 1er août, François de Borgia, ancien duc de Gandie et vice-roi de Catalogne, vint célébrer sa première messe, que lui servait son fils, dans l'oratoire du château — la *casa solar* — de Loyola.

Dans un cas aussi exceptionnel, la largeur d'idées de saint Ignace laissait volontairement une grande latitude. Pendant de longs mois, François de Borgia, jésuite, mena au gré de sa piété une vie d'apostolat tout particulier: il prêchait le Guipuzcoa et le pays basque, organisant des missions à Pampelune, donnant même

avec bonté des conseils à ses enfants, un jour qu'ils vinrent le voir et le saluer. Plusieurs années passèrent dans ce ministère "hors cadre." Sa vertu s'y affermissait et l'édification générale y gagnait beaucoup; tous les contemporains, dont les témoignages parurent au procès de béatification, remarquaient par exemple l'extraordinaire piété avec laquelle il célébrait le saint sacrifice et l'on ne pouvait guère en effet ne pas demeurer surpris, attentif, ému, d'une messe qui commencée dans la matinée ne s'achevait parfois, dans l'extase du célébrant, qu'à l'heure des vêpres.

La Compagnie de Jésus s'installait en Espagne; elle n'y possédait pas encore de maisons de probation; François de Borgia put réunir sous le même toit de petits groupes de novices, d'abord dans une maison qu'on lui donna à Simancas, puis dans onze autres fondations importantes qui lui furent offertes par des personnes riches ou influentes. Dès lors également, les aumônes qu'il sollicita de ses anciens amis le mirent en état de solder les dépenses des premières missions envoyées par son Ordre au Pérou, au Paraguay et au Mexique.

C'est pour régulariser cette importance d'un rôle qui s'imposait presque qu'Ignace nomma François "commissaire général des provinces d'Espagne et de Portugal," au mois de juin 1554; puis, deux ans après, lui confia en outre les "Indes," c'est-à-dire toutes les missions de la Compagnie.

En fait, le vice-roi se retrouvait. Il occupait sa vraie place et bien que son expérience de la vie religieuse fût courte, et sa connaissance de son institut un peu rudimentaire, il transforma, pendant les sept années d'un gouvernement très actif, les provinces qui lui étaient confiées. Tout le servait: son nom, son passé, sa sainteté, son ardente initiative, sa bonté acquise.

Il gardait, naturellement, de l'influence sur les personnages qu'il avait connus dans le monde. Ses visites, ses conseils, ses prières ne demeurent pas inefficaces auprès de sa tante, cette malheureuse princesse que l'histoire connaît sous le nom de Jeanne la Folle, et qu'après la réclusion farouche d'un veuvage de vingt années, il parvint à rendre à la raison en la réconciliant avec Dieu sur son lit de mort. Lorsque Charles-Quint abdiqua, il manda dans sa solitude de Yuste ce cousin dont le renoncement au monde offrait avec sa conduite une analogie qui lui plaisait. D'assez fréquentes conversations éclairèrent le vieil empereur qui s'écria un jour que François de Borgia le faisait revenir sur des préventions contre les Jésuites: "Comme on m'avait menti!"

Il le désigna pour l'un de ses exécuteurs testamentaires, sachant quels scrupules d'honneur le religieux apporterait à cette tâche délicate. C'est François qui prononça, à Valladolid, l'oraison funèbre.

Les exemples de cette activité efficace se multiplieraient aisément. Comme il arrive souvent, les plus grosses difficultés lui vinrent de ses proches : le Père Nadal, visiteur de l'Espagne, trouvait François trop ardent, d'une allure de commandement malséante avec la profession religieuse ; le provincial de Castillo, le Père Araoz, malgré sa vieille amitié, avait lui aussi vu avec surprise que François, exempté de son obéissance, se répandit au dehors ; il goûtait peu ses fondations multipliées, se répandant imprudemment. Il le desservit, pour bien faire sans doute, auprès de Philippe II. Le roi était lui-même trop personnel pour ne pas se montrer exigeant et soupçonneux sur ses droits. Pendant plusieurs années, les rapports demeurèrent pénibles, tendus. La politique, des difficultés entre les cours de Lisbonne et de Madrid augmentèrent les suspicions et les désaccords.

François de Borgia partit pour Rome. S'il sut refuser le cardinalat il ne put échapper à la charge de vicaire de sa Compagnie. On avait même parlé de le nommer général à la mort de saint Ignace. C'est ce qui advint, le 27 juillet 1565, lorsque Laynez quitta cette terre.

Son impulsion fut considérable et au milieu d'une extrême activité, les résultats la montrèrent féconde. Ce serait tout un volume qu'il faudrait consacrer à son généralat.

Par lui des visiteurs sont envoyés en Europe, au Brésil, dans les Indes, jusqu'au Japon. Il promulgue les "Règles" de la Compagnie (1567) ; il fonde des noviciats dans chaque province d'Italie ; bâtit l'église du collège romain ; crée les collèges de Turin, Milan, Chambéry ; il obtient du Parlement de Paris le retrait d'édits hostiles ; ouvre les collèges de Lyon, Avignon, Nevers, Poanne, Billom, Verdun, Bordeaux, d'autres en Flandre, d'autres en Bohême ; ceux d'Inspruck en Tyrol ; de Wurzburg, de Fulda, de Spire en Allemagne ; cinq encore en Pologne.

En sept années Borgia a renouvelé son Ordre au point qu'il mérite d'en être nommé le second fondateur. — Ce n'est point là ce "vieillard languissant et débile, ce tempérament mélancolique" que peint, on ne sait sur quelles données, Crétineau-Joly. Non, il mêle une bonhomie fort avisée d'un religieux à l'expérience d'un homme habitué à traiter de haut, sans embarras des difficultés, les grandes affaires.

Son esprit embrasse beaucoup, sa volonté est employée surtout à user des instruments de la Providence. Il a tracé tout son programme, dévoilé tout son dessein dans cette petite homélie familière prononcée à la fin de la congrégation qui le nommait général :

“ Je vous en prie, mes pères, ne me refusez pas ce qu'on accorde aux bêtes de somme. On ne se contente pas de les charger, on veille à ce qu'elles marchent. Si elles ploient, on les soulage; si elles avancent mollement, on les stimule; si elles tombent, on les relève: si elles sont trop fatiguées, on les décharge. Si vous me voulez soulager, que je vous voie toujours unis de sentiments et de paroles. Portez mutuellement vos fardeaux, afin que je puisse porter ceux de tous. Et pour que ma prière demeure en vos cœurs, je vais humblement baiser vos pieds, suppliant Dieu que ces pieds soient légers comme ceux des cerfs, et courent annoncer la paix, annoncer le bien et qu'établis enfin sur les hauteurs, ils puissent un jour se reposer sans fin. *Amen!* ”

C'est au milieu d'une de ces courses apostoliques, dont il donnait l'exemple, que la maladie l'arrêta; il revenait d'une longue mission pour décider les princes à la croisade que prêchait Pie V, auprès de Philippe II et de Charles IX, il avait parcouru Barcelone, Valence, Madrid, Lisbonne, Bordeaux, Blois, Lyon; l'hiver, la neige, la fièvre le frappèrent sans l'arrêter au passage des Alpes, il pensa expirer à Alexandrie et à Ferrare, on le porta jusqu'à Rome. Pie V mourut avant lui, il refusa la tiare, applaudit à l'élection de Grégoire XIII et le 28 septembre 1572, retourna à Dieu.

Il partait les mains pleines, ayant beaucoup semé dans les champs les plus divers, beaucoup récolté déjà sur les chemins de la vie; à qui avait coupé lui-même les liens multiples des grandeurs humaines qui sont des entraves, le dernier pas à franchir parut facile, et il quitta la vallée de larmes pour entrer au jardin du ciel, où les fleurs poussent toujours et ne se flétrissent jamais.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.



Un livre utile.

Le chroniqueur du *Propagateur* ne fait pas généralement l'article à ses lecteurs. Pour une fois il demande la permission de faire une réclame, une vraie, très nette et très franche. Il veut recommander à l'attention des prêtres, des religieuses, des directeurs d'œuvres et de bibliothèques paroissiales un livre comme il s'en fait peu, *un livre utile!*

Il s'appelle: *Romans à lire* et *Romans à proscrire*. Il est né à Cambrai, avec l'imprimerie de Mgr Sonnois. Il est l'œuvre d'un vicaire, M. l'abbé Louis Bethléem, attaché à l'église cathédrale de Cambrai.

* * *

Ce livre a reçu les plus flatteuses approbations et la première édition a été enlevée en quelques semaines.

Dame, aussi, ce qu'il est utile! Il nous renseigne sur pas moins de 1000 à 1200 romanciers du XIXe siècle; il nous apprend quels sont ceux qu'il faut proscrire et quels sont ceux qu'on peut lire.

Or, combien j'ai connu de gens, qui restaient rêveurs lorsqu'on leur demandait si tel et tel auteur se pouvait lire?

L'abbé Bethléem divise son travail en six chapitres.

I. *Romans à proscrire* en vertu des décrets de l'Index.

II. *Romanciers* dont la plupart des œuvres considérées en elles-mêmes sont à proscrire en vertu de la loi naturelle ou de la morale chrétienne.

III. *Romans mondains* — c-à-d. — *Romanciers* dont certaines œuvres peuvent figurer dans la bibliothèque des gens du monde et être lus par des personnes d'un âge et d'un jugement mûrs.

IV. *Romans honnêtes*, qui peuvent être lus sans danger par des jeunes gens et jeunes filles sagement formés.

V. *Romans de collège*...

VI. *Romans enfantins*...

Cette simple énumération des titres des chapitres en dit assez pour que le livre de l'abbé Bethléem soit bientôt dans toutes les mains de ceux à qui il peut être utile, et, elles sont légion.

Achetez ce volume, lecteurs, il est fait avec une grande largeur d'esprit; vous ne souscrirez peut-être pas à tous les jugements de l'auteur, mais je vous assure qu'au total il vous sera utile, très utile.

L'abbé Elie J. Auclair